



Publications de l'AVANT-COURRIÈRE

RAISONS
BIOLOGIQUES ET ÉCONOMIQUES

DE

L'INÉGALITÉ DE LA FEMME DANS LE TRAVAIL

PAR

Madame HENRI SCHMAHL

PARIS

41, RUE GAZAN, 41

1905

RAISONS

BIOLOGIQUES ET ÉCONOMIQUES

DE

L'INÉGALITÉ DE LA FEMME DANS LE TRAVAIL

Parmi les questions féministes qui préoccupent l'opinion, il n'en est pas de plus importante que celle qui touche à la situation économique de la femme. A vrai dire, c'est le problème de l'égalité de la femme dans le travail qui est le nœud du féminisme.

Que l'on soit partisan ou adversaire de l'émancipation féminine, il demeure constant que les changements survenus dans les conditions de la vie actuelle obligent la femme à modifier son genre d'activité, et que par la spécialisation progressive du travail et les méthodes modernes de production, elle est astreinte d'entrer en concurrence avec l'homme au dehors au lieu de rester, comme autrefois, confinée dans les occupations domestiques. Ce déplacement de l'activité féminine résulte non pas d'une lente révolution et d'une graduelle accommodation aux conditions de la vie, mais du brusque passage d'un état à un autre, amené par la conquête récente des forces naturelles et leur utilisation pour les besoins actuels. Le mode d'existence du monde entier est modifié par l'emploi de la vapeur et de l'électricité; les communications entre les pays les plus éloignés, devenues rapides et faciles, permettent l'échange constant des produits du sol et de l'industrie, et aussi la réciprocité des idées. Il s'est produit un va-et-vient matériel et intellectuel apportant toujours des éléments nouveaux, des influences continuellement renouvelées, qui agissent sur l'individu, le modifiant constamment, lui et son milieu.

Sous l'influence extérieure, le foyer, domaine d'industrie domestique autrefois indiscuté de la femme, et le mariage se transforment, de sorte qu'en même temps que ses moyens de vivre lui ont été ravés, la femme voit subitement son horizon changé et élargi : elle ne vit plus isolée et à l'abri du contact extérieur; elle subit l'influence nouvelle du monde transformé et doit s'y conformer. Seulement, c'est un travail formidable qui lui est demandé tout à coup, pour lequel elle n'est nullement préparée par son passé; en même temps qu'elle doit trouver le moyen de se nourrir, elle devra s'adapter à un milieu ignoré qui apportera à son organisme des modifications inconnues. Pour se rendre compte de l'immensité de l'effort conscient ou inconscient exigé de la femme pour réaliser son égalité, il faut avant, d'examiner la situation actuelle, voir à quel point son environnement antérieur peut l'avoir rendue inapte ou propre au rôle que lui impose le progrès.

L'action de l'environnement sur l'individu est maintenant universellement reconnue. Chacun sait comment les animaux acquièrent ou perdent telle caractéristique, et même des organes, en apparence indispensables, selon la région habitée, le genre d'alimentation, l'état de liberté ou de domesticité, etc. Les humains subissent pareillement cette loi commune : climat, température, nourriture, moyens d'existence, mœurs et institutions sociales agissent sur eux et les transforment. L'être humain, cependant, ne subit pas toujours passivement l'action d'un milieu qui menace de lui être funeste; dès qu'il s'aperçoit que l'accommodation lui est impossible, il s'ingénie à changer son environnement; son intelligence et son industrie l'aident à trouver les moyens de se soustraire aux éléments adverses, ou bien d'en triompher en les changeant à son avantage.

Jusqu'à présent, pour arriver au point où nous sommes dans l'évolution de l'espèce, les plus grands cataclysmes par où a passé l'humanité n'avaient pas, — jusqu'à ces temps derniers, — touché très profondément la situation mutuelle de l'homme et de la femme. Malgré que la subordination féminine ait toujours été le corollaire du mariage, les conditions de production laissaient autrefois une indépendance économique relative à la ménagère. Aujourd'hui, l'invasion de l'homme dans le domaine de l'activité féminine, l'introduction de la machine dans les industries domestiques, jointes à la dépréciation, par suite de la diminution progressive de la mortalité, de la valeur économique des nombreuses

familles, ont si gravement compromis la situation de la femme que tout l'édifice social en est ébranlé et la race elle-même menacée.

L'homme, resté ce qu'il fut toujours, chasseur, guerrier, pasteur, agriculteur, législateur, n'a que peu de peine à s'ajuster aux conditions nouvelles, créées en grande partie par sa propre industrie, ses vertus et ses vices. Accoutumé de tout temps à vivre au dehors, en contact suivi avec le monde et les choses extérieures, la modification actuelle n'est, pour lui, guère autre chose qu'une question de degré dans l'intensité de l'effort. Une autre répartition de la capacité locomotrice, une moindre dépense musculaire, un peu plus de tact, de précision, d'énergie mentale le mettent au diapason. Les facultés et aptitudes masculines engagent les hommes au conflit, leur organisme, propre à la lutte, gagne à s'y exercer : tout, dans nos civilisations, les poussent à l'action; aussi s'y jettent-ils, sûrs, sinon toujours de réussir, du moins, dans la défaite, de rencontrer un dédommagement dans la sanction publique.

Tandis que la femme, loin d'être aidée par l'opinion, voit, dès qu'elle prétend entrer dans une carrière, toutes sortes d'obstacles se dresser devant elle. D'une part, des obstacles factices, inventés et maintenus par le préjugé de sexe; d'autre part, des obstacles réels, inhérents à la faculté maternelle et aux fonctions qui s'y rattachent.

Les premiers obstacles sont surmontables; ils n'ont de valeur que celle que peut leur donner la personnalité de ceux qui les préconisent. Ce sont des erreurs de jugement, des opinions faites ou acceptées sans connaissance suffisante du sujet; ce sont souvent, ou des faits mal interprétés, ou bien des arguments invoqués par intérêt professionnel ou personnel, ou encore par partialité ou mauvaise foi. Ces obstacles-là sont bien à qualifier de factices, ils disparaîtront comme ont disparu tant d'autres doctrines fallacieuses, ne laissant de traces que la preuve — souvent écrite et signée, — du manque de perspicacité et d'esprit scientifique de leurs auteurs, et aussi celle de la compétence et de la constance des femmes qui en souffrirent et surent en triompher.

Le véritable empêchement, à l'heure qu'il est, à l'égalité de la femme dans le travail, réside, non pas tant dans les circonstances extérieures, que dans la nature même de la femme, telle qu'elle a été façonnée par les conditions de son existence.

Nous savons que c'est par l'accommodation de l'individu à son

environnement que se forment les traits distinctifs qui le caractérisent.

Or, parmi les éléments de l'environnement, il en est un qui joue un rôle prépondérant dans la modification du sujet : c'est le moyen employé par celui-ci pour obtenir sa subsistance, c'est la manière de se procurer sa nourriture qui influe le plus sur le physique et modèle le caractère des individus. En un mot, l'homme est marqué par son gagne-pain.

Pour s'en rendre compte on n'a qu'à regarder la différence d'apparence et de manière d'être, entre les habitants de la campagne et ceux de la ville, entre les cultivateurs et les ouvriers des usines; ces gens, de même condition, ne diffèrent si fort entre eux que par suite de leurs occupations, et le milieu intime qui résulte pour eux du genre de travail qui les fait vivre.

Madame C. P. Stetson croit que la puissance modificatrice du gagne-pain dépasse celle de toutes les autres influences que subit l'homme : — « Il y a, dit-elle, un fait palpable, universellement connu, comme preuve de l'effet des conditions économiques sur la créature humaine, c'est la modification sociale si marquée chez le peuple israélite sous les restrictions imposées au cours des deux derniers mille ans. Voici un peuple arrivant à une prééminence nationale, d'abord comme pasteurs, ensuite comme agriculteurs, (les Juifs ne furent des commerçants que par affinité de race avec les Phéniciens, ces premiers trafiquants du monde), sous la pression sociale de la chrétienté réunie, réunie pour l'accomplissement d'une action peu chrétienne, le Juif était forcé de gagner sa vie par des moyens exclusivement commerciaux. On peut trouver chez lui beaucoup de traces des effets produits par la féroce pression des conditions sociales auxquelles il fut assujéti, le dévouement familial intense d'un peuple qui n'eut plus ni pays ni loi; nulle place pour la joie ou l'orgueil, sauf dans la famille, la taille diminuée, la vitalité et l'endurance prodigieuses de ces survivants du ghetto, si impitoyablement sélectionnés, des éclosions répétées de génie erratique de l'âme humaine, si inhumainement réprimée. Mais, ce qui est plus manifeste encore, c'est l'effet de la condition économique, le développement artificiel d'une race de négociants en argent, depuis l'humble agioteur jusqu'à l'opulente maison de Rothschild, un peuple spécial, produit par l'environnement économique dans lequel il était contraint de vivre. »

Ce que la nation juive a eu à endurer de la part de la chrétienté, les femmes de l'univers entier, — la femme juive autant que les autres, — ont eu à le supporter de la part des hommes de tous les pays et de tous les temps. Les Juifs, cependant, par la double action de leurs propres efforts et l'altruisme croissant des autres, sortent de leur long avilissement, prenant place parmi les nations et s'assimilant les qualités supérieures des races auxquelles ils se mêlent. Il est certain aussi que la femme bientôt se libérera également de l'asservissement, où, depuis si longtemps, elle végète; seulement l'œuvre d'émancipation est ici autrement ardue. Les Juifs n'ont eu qu'à se débarrasser d'entraves artificielles, de ces obstacles factices, imposés par le préjugé, et maintenus pour les motifs déjà indiqués. L'Israélite a toujours eu un coin béni où puiser courage et espoir. Au foyer familial il prenait, dans l'opinion admirative des siens, la conscience de sa valeur, et là, se retrem pant dans le souvenir glorieux de son peuple, il se fortifiait dans la conviction du triomphe final.

La femme, au contraire, trouve précisément au foyer la raison même de son abaissement : c'est là que naît la théorie de son infériorité; c'est là qu'aboutissent toutes les forces sociales et légales qui consacrent son asservissement. C'est là où s'accumulent les arguments invoqués contre son affranchissement, et à ces conditions lamentables s'ajoutent la complication de misères physiologiques, suite de la servitude sexuelle, résultant d'une longue sélection et d'une hérédité datant, non seulement d'une vingtaine de siècles, mais encore des origines lointaines de l'espèce humaine.

Voilà des circonstances où il est facile de concevoir l'impossibilité, dans les conditions actuelles, de réaliser l'égalité des sexes dans le travail.

Les féministes, d'ailleurs, pour la plupart, en tombent d'accord. Quelques-uns, toutefois, croient trouver le remède aux empêchements physiques de la femme dans les jeux et exercices corporels; ils pensent, par ce moyen, procurer aux femmes de l'avenir une musculature comparable à celle des hommes vigoureux, et résoudre le problème de l'égalité économique par l'accroissement de l'activité locomotrice de la femme, tout en conservant au même degré sa faculté maternelle.

C'est là un rêve.

Outre l'impossibilité de savoir avec certitude d'avance si la femme moderne, si affinée, est capable de se transformer en

femelle anthropoïde, et le nombre incalculable d'années qu'il faudrait pour accomplir une pareille rétrogradation, il semble que l'histoire du passé humain indiquerait plutôt la probabilité du maintien, peut-être même de l'augmentation de la différenciation des sexes, quoique rien ne dit que si un changement doit se produire, ce changement soit une accentuation du type féminin, déjà spécialisé à l'excès. Par des observations scientifiques parues de divers côtés, il semblerait, au contraire, que de vagues indices, se produisant de loin en loin, tendent à montrer un commencement d'atténuation dans le type masculin. Cette transformation serait, du reste, dans la logique de la nature et continuerait l'évolution des mâles, plus conforme à la véritable sélection.

La différence si marquée que nous voyons, entre l'homme et la femme d'aujourd'hui, n'est, en somme — avant les conséquences de la différence du milieu économique — que la suite et le développement de l'individualisation, dont le commencement a été de créer les organes de reproduction, puisque les nouveaux êtres au plus bas de l'échelle animale se produisent par parthénogénèse. Le mâle, à l'origine de l'élaboration de la sexualité, était, comme il est resté chez quelques insectes et crustacés, petit, insignifiant, éphémère, vivant quelquefois à l'état parasitaire, comme chez les cirripèdes, où la femelle porte toujours sous sa carapace quelques petits mâles cachés. De ces êtres premiers, de condition si abjecte, comme le bourdon chez les abeilles, se sont, au cours de l'évolution, à travers les espèces, élevés ces mâles des animaux, ayant par sélections infinies et par hérédité acquis des caractéristiques splendides. Il n'y a donc rien d'excessif à prévoir une extension de la modification de l'aspect extérieur et, par conséquent, des facultés intimes chez les humains. Il n'y a, dans cette perspective, rien non plus qui puisse justifier cet « orgueil de coq » si commun au préjugé masculin. La seule limite, d'avance fixée, aux changements possibles, est le degré dans lequel ils seraient nuisibles à l'espèce.

Insister ainsi sur les phénomènes de l'évolution biologique peut paraître oiseux; « mais », comme le dit le maître Herbert Spencer, « puisque l'homme est modifiable aussi bien que les autres animaux, puisque les modifications qu'il subit sont, comme pour les autres animaux, déterminées par le milieu ambiant, et puisque ce milieu ambiant est en partie constitué par les arrangements sociaux », il est indispensable, si nous voulons arriver à

comprendre la situation actuelle, de jeter un regard sur les origines lointaines présumables de la physiologie particulière de la femme et de la nature du milieu ambiant où elle est placée par suite « d'arrangements sociaux » relativement récents, et de voir les causes probables de l'incompatibilité de cet organisme spécial et le milieu nouveau et hostile créé par le progrès de la civilisation.

Pour cela, il faut reconnaître qu'il est démontré que tous les animaux acquièrent par l'influence du milieu des traits distinctifs, que ces caractéristiques se développent et s'accroissent par le fait de la sélection sexuelle, se conservent et se transmettent selon leur utilité à l'espèce. Ces traits, au contraire, se perdent, des organes même s'atrophient et finissent par disparaître, dès qu'ils ne sont plus indispensables, ou à l'individu, ou à sa progéniture.

Or le critérium de l'utilité d'une caractéristique quelconque est la mesure dans laquelle elle aide aux fins de la reproduction, assure la propagation, garantit aux petits les meilleures conditions de naissance et de conservation, et affermit la capacité vitale de l'espèce. Le but ultime de la modification individuelle, soit physiologique, soit psychique, étant donc la reproduction, la conservation et l'amélioration de l'espèce, l'apparition des caractéristiques spéciales est d'ordinaire connexe avec les autres phénomènes de la reproduction, et elles se montrent, naturellement, plus particulièrement à la saison des amours. Chez quelques animaux elles n'existent même que pendant ce temps; telles les modifications du plumage des oiseaux : le port de l'aigrette, par exemple, par certains échassiers. La production de ces attraits temporaires et le labeur incident à la naissance des petits contraignent les parents à une dépense prodigieuse de vitalité nerveuse et physique, si grande, dans certaines espèces inférieures, qu'elle entraîne la mort; pour celles des ordres plus élevés, plus capables de résister, cette déperdition exige, pour la réparation des forces, un intervalle plus ou moins long, selon la durée de la gestation, l'état des petits à leur naissance, et le temps nécessaire pour les mettre à même de se suffire, et aussi des conditions climatologiques par rapport à la résistance individuelle.

L'acquisition de traits spéciaux et la formation de types de beauté existent et sont déterminées par les mêmes causes chez les humains. Des premiers hommes qui peuplèrent la terre, nous ne savons rien que par conjecture et par analogie avec le reste du

règne animal; tout, cependant, d'après les travaux de Quatrefages, Hamy, Debierre, Fraipont et Lohest, Huxley, Wallace et Keane, et les documents anthropologiques cités par Laing, semblent indiquer que ces précurseurs ne durent pas différer grandement les uns des autres. Et la femelle humaine devait, en apparence et en aptitudes, beaucoup ressembler au mâle. C'est qu'alors la vie de l'homme était comparable à celle des animaux : la région, le climat, les saisons, les temps d'abondance et de disette exerçaient leur action, mettant un frein salutaire aux appétits sexuels, et laissant aux femelles, avec la période de repos réparateur, la liberté et une indépendance économique complète.

Cette périodicité des amours fut, vraisemblablement, la règle parmi les primitifs; certaines peuplades y obéissent vaguement encore. Mais, à mesure que l'on avance dans la civilisation, cet usage tend à disparaître, car l'homme ayant su dompter les conditions de climat et de nourriture, rien ne l'oblige plus à choisir telle ou telle saison de procréation.

« Plus l'homme, dit le professeur Westermarck, fait de progrès dans les arts et l'industrie, plus il acquiert de puissance pour résister aux influences extérieures nuisibles, plus il s'affranchit de la nécessité de geler quand il fait froid, de jeûner quand la nature est avare de nourriture, bref, plus il devient indépendant des changements de saisons, plus grand est la probabilité que les enfants qui lui naissent à une époque de l'année survivront aussi bien que ceux qui naissent à une autre. »

En un mot, l'homme, par la faculté qu'il possède de se soustraire à l'action du milieu nuisible, a su se faire un milieu artificiel, où, à l'abri des intempéries, ses enfants peuvent naître en toute saison et croître en sécurité.

C'est une grande victoire sur la nature. Oui, mais comme toutes les victoires, elle se paye.

Nous venons de voir quel effort immense les travaux de la reproduction exigent de l'organisme. Regardons ce qui se passe chez les animaux domestiques, que nous pouvons observer, placés comme ils le sont dans les conditions artificielles que l'on sait. Dès la conception il se produit chez la femelle une certaine modification dans les fonctions. La circulation du sang et le cours ordinaire des sécrétions commencent à être troublés. Les échanges physiologiques sont altérés et les relations anatomo-

miques normales des organes graduellement dérangées. A la fin de la gestation la respiration devient pénible et les mouvements difficiles : plus tard, après la délivrance, l'allaitement épuise encore la mère. Cet état est forcément temporaire, coupé par des intervalles de repos complet, pendant lesquelles les forces se récupèrent, les organes reprennent leur situation et leur jeu normaux, le calme renaît, la surexcitation cesse, et l'animal redevient encore pour quelque temps, pour ainsi dire asexué.

Ici éclate la suprême différence de l'homme d'avec les animaux : cette faculté qu'il possède de se mettre à l'abri des éléments adverses lui permet de procréer en tout temps; ce qui veut dire que sa compagne est en état permanent de procréation et de suractivité sexuelle. Une phase naturelle, physiologique de l'âge adulte, qui pour les animaux est essentiellement intermittente, est, grâce à l'adaptation au milieu, devenue pour les humains un état continu, commençant à l'adolescence et finissant seulement à l'extrême vieillesse.

Il n'appartient pas ici de rechercher dans quelle mesure cette particularité génératrice acquise a servi au progrès, ni quelles en ont été les conséquences heureuses ou fâcheuses pour l'homme lui-même; comment, mené et poussé par cette passion sexuelle, excessive, il a été conduit à affronter tous les dangers et à les vaincre; comment, sous l'empire de cet amour, toujours en éveil, il a remué des montagnes, et sous quelles formes multiples et admirables, sa force catabolique, sous l'influence amoureuse, — au lieu d'être exclusivement employée aux œuvres de destruction — a su accomplir des miracles de génie, de courage et de bonté active.

Nous ne pouvons ici qu'examiner sommairement l'un des aspects de la situation économique de la femme, et voir, sans l'approfondir, la raison biologique de son inégalité dans le travail.

Les données nous manquent sur les premiers bouleversements, (qui durent être terribles), causés par la suractivité des fonctions maternelles; mais peu à peu, par la survivance des plus robustes, l'organisme féminin s'est accommodé à une existence qui exige des conditions d'immobilité incompatible avec les grands travaux de production. La femme, par conséquent, devait, aux premiers temps de l'évolution de la fonction sexuelle, être — sauf pour quelques menus aliments qu'elle pouvait elle-même se procurer — entièrement dépendante de l'homme pour sa subsistance. Elle

mourrait de faim s'il ne la nourrissait pas ; tout comme la femelle des oiseaux au temps de la couvaison.

Voilà donc inaugurée chez les humains, une forme de dépendance sexuo-économique permanente, comprenant toute la durée de la vie, absolument inconnue dans aucune autre espèce. Et voici, sous ces conditions nouvelles, commencée aussi, la première période de la prédominance masculine. L'homme devenu le moyen d'existence, l'idée a dû tout de suite se faire dans les cervelles féminines primitives, de l'intérêt qu'il y avait de s'attacher celui qui pouvait le mieux pourvoir aux besoins de chacune. Pour y parvenir elles inventèrent les seules séductions auxquelles les hommes d'alors pouvaient être sensibles, les mêmes qui restent encore, aujourd'hui, les plus efficaces auprès du plus grand nombre.

Quel génie, la femme qui, la première, devinant la puissance de la parure, sut s'en servir pour paraître plus belle aux yeux de celui à qui, pour vivre, elle devrait plaire. Qu'elle était ingénieuse, celle qui, pour le retenir, s'imagina de préparer le premier mets culinaire, et combien prévenante celle qui, jonchant le sol de branchages et de feuilles, fit un lit où pût se reposer le maître, dispensateur de tout.

Voici apparu, rudimentaire, le foyer domestique où va s'écouler pendant des myriades de siècles la vie des femmes, où elles vont à la fois régner sur l'homme et le servir. Le foyer, qui sera pour elles, à perpétuité, le seul moyen d'existence reconnu et admis, et qui, par les conditions économiques où les femmes sont de la sorte placées, les marquera des caractéristiques spéciales à l'emploi par lequel elles vivent.

Elles auront le corps plus petit et plus gras que l'homme, et une vie physiologique personnelle plus pauvre ; en même temps qu'elles auront une moindre force musculaire que lui, elles offriront plus de résistance à la fatigue lente et à la maladie, elles seront cependant constamment empêchées par une foule de petits malaises et indispositions. La santé des femmes sera ensemble moins fragile et moins vigoureuse que celle des hommes. Elles ne seront pas poétiquement les « éternelles malades », elles seront prosaïquement : des infirmes.

Vivant confinées et isolées dans les limites étroites du foyer, elles seront patientes, dociles, soumises, affectueuses, indulgentes, courageuses et dévouées pour leurs proches, et dans les

circonstances familiales à leur entendement; tandis qu'elles seront méfiantes, partiales, soupçonneuses et intolérantes envers tout ce qu'elles ignorent ou ne comprennent pas. Habitues à n'être que des intermédiaires subordonnées, en même temps qu'elles seront sobres, économes, scrupuleuses, intègres et industrieuses, elles seront mesquines, pusillanimes, routinières et nonchalantes. Elles auront le maintien décent et une chasteté réelle, avec, par suite de l'éducation intime et la dépendance où elles sont, des obéissances et des complaisances serviles dans la relation sexuelle. N'étant plus dans un état de nature, la femme est devenue un être factice, entièrement domestiqué, une créature de maisons bâties, une habitante de l'âtre, avec une mentalité faite des traditions, des arts, des poésies familiaux; une émotivité nourrie de songes, de rêves d'amours abrités en la sécurité de la demeure close et couverte.

Toutes ces caractéristiques féminines, résultantes de l'influence de l'environnement et des conditions économiques, ont été, à des degrés différents et selon les circonstances, utiles; elles ont aidé à la reproduction, à la propagation et à la conservation de l'espèce humaine: elles ont permis à l'humanité de vaincre les éléments et de peupler la terre. A l'heure qu'il est l'homme est partout; pour cette raison et par suite du progrès, la maternité n'a plus la valeur économique qu'elle avait au temps où l'homme, clairsemé sur la terre, se trouvait sans armes en face de l'univers; quand le nombre était, sinon la seule force, du moins la force principale. La procréation illimitée a maintenant cessé d'être un avantage absolu pour l'humanité; les intérêts supérieurs de la race et l'existence de la civilisation ne dépendent plus de la fertilité excessive de la femme. Chacun, au contraire, reconnaît le péril de l'augmentation désordonnée de la population, et les sociologues constatent combien la pullulation humaine, inconsciente et irresponsable, avec sa concomitance de vice et de maladie, constitue un danger pressant dans la société. Sans compter que dans nos sociétés modernes, par suite du progrès de la science médicale et de l'hygiène, la moyenne de la vie augmente et la mortalité va diminuant.

D'autre part, la modification du fonctionnement du ménage par l'invasion masculine et l'introduction de la machine dans les industries domestiques, réduit la ménagère au chômage définitif. Depuis l'avènement de la période commerciale actuelle la femme ne trouve plus comme auparavant l'emploi au foyer de la totalité

de son activité industrielle, qui, autrefois, lui assurait un degré d'indépendance économique¹. Dans ces conditions, que devient la maternité gagne-pain, que devient la femme-mère, l'épouse-ménagère?

Voilà une créature sélectionnée à outrance pour un mode d'existence spéciale, ayant, par suite d'une longue accoutumance, acquis des aptitudes et facultés propres à son milieu économique; qui, depuis sa plus lointaine origine, avait, pour ainsi dire, sa raison d'être dans sa fonction maternelle; à tel point que la stérilité lui fut comptée comme criminelle et punie comme telle... Que va devenir cette malheureuse au siècle où nous sommes?

Eh bien, elle obéira à la loi universelle : menacée dans ses intérêts vitaux par la modification de son ancien environnement, elle s'appliquera à s'adapter aux conditions nouvelles.

Or, nous savons que l'adaptation au milieu s'effectue de deux façons; l'une, la plus fréquente, qui sert à l'espèce selon la susceptibilité de perfectionnement, passive et toute animale, consiste en ce que l'on peut appeler la subordination de l'individu au milieu ambiant; elle se fait soit par l'acquisition de caractéristiques avantageuses pour l'existence dans le milieu nouveau, soit par la perte de traits déjà existants, et même d'organes devenus inutiles ou nuisibles. L'autre manière d'accomplir l'accommodation, plus rare et essentiellement humaine, se fait par une sorte de domination du milieu. L'individu conserve ces traits et caractéristiques qui lui ont, dans le passé, assuré la survivance, et il les utilise pour changer les conditions de son environnement devenu dangereux.

Ces différents moyens d'adaptation seront donc mis en œuvre selon les circonstances déterminées, combinées avec les tendances et capacités personnelles des femmes. Les unes, qu'elles soient épouses ou hétéres, chercheront, par un accroissement de servilité sexuelle, à maintenir les anciennes conditions économiques, se conformant en cela à ce que préconisent certains sociologues, préoccupés ostensiblement des risques sociaux de la surpopulation moderne. Mais ce remède n'est qu'un leurre. C'est un encouragement à la lubricité, confirmant encore davantage l'irresponsabilité masculine dans l'amour. C'est la concurrence de luxe et de luxure familière aux vieilles civilisations, constatée par Olive

1. Voir mon article « Économie Domestique » dans la *Nouvelle Revue*, 15 mai et 1^{er} juin 1901, et Publications de *L'Avant-Courrière*, août 1901.

Schreiner. C'est le parasitisme féminin glorifié, c'est, non plus la maternité, c'est le sexe gagne-pain, c'est le triomphe de la dépendance sexuo-économique de la femme, avec ses conséquences de déprava­tion physique et morale.

Chez celles qui s'y soumettent, les signes de la dégénérescence des fonctions se produisent rapidement; par suite du surmenage sexuel, la menstruation et la parturition s'accompagnent presque toujours de phénomènes morbides. Le plus grand nombre ont presque totalement perdu la faculté d'allaiter les enfants rares et chétifs auxquels elles donnent naissance. Ces troubles fonctionnels ne s'observent pas seulement chez les riches oisives, ils existent également et pour les mêmes causes d'hypersexualisation, aggravés cette fois par la misère, parmi les pauvres, comme peut en témoigner la clientèle féminine des hôpitaux, et aussi cette classe de femmes qui fournit les nourrices mercenaires.

D'autres femmes — la puissance sociale et économique de la famille diminuée, et les industries domestiques usurpées par le machinisme — quitteront la place accoutumée au coin de lâtre et iront travailler ailleurs. A l'usine, à la forge et à la mine elles entreront en concurrence directe avec l'homme dans les travaux de production. Dans ce domaine masculin, jalousement gardé, ces nouvelles venues se voient généralement repoussées, ou, quand elles y sont admises, reléguées dans les plus durs et plus bas emplois. Elles doivent, pour vaincre la résistance, s'engager à parfaire une somme de travail égale à l'homme pour une rémunération moindre, ce qui les oblige à accomplir des tâches qui, pour équivaloir à l'intensité immédiate de l'énergie masculine, exigent des femmes une durée beaucoup plus considérable dans l'effort. Les conséquences de ce déploiement d'activité musculaire, en contradiction avec la physiologie particulière de la femme, ont été d'en aggraver les manifestations jusqu'à les rendre malades et aussi de causer des désordres internes qui détruisent la santé et rendent la maternité hasardeuse.

Chez ces deux catégories de femmes on voit l'étendue de l'effort de l'organisme pour accomplir son adaptation au milieu nouveau, n'aboutissant, dans l'impossibilité de suffire à cet excès de dépense vitale, qu'à la déviation d'une fonction et à la suppression d'une autre. Il faut donc reconnaître que, loin de compter que l'émancipation féminine et la solution de la question ouvrière se fassent par des amours stériles et l'emploi des femmes dans des travaux

trop laborieux, insuffisamment rétribués, tout, au contraire, semble démontrer que ces deux essais inconséquents d'accommodation doivent être considérés comme funestes à la femme elle-même, à la société et à la race, puisque tous deux, faisant de la femme une malade, et confirmant, — tant que sa physiologie actuelle la domine, — son incapacité latente, et la mettant hors d'état de procréer dans de bonnes conditions de sélection et de santé, conduisent l'espèce à l'anéantissement.

Du reste, l'instinct inné de conservation, si fort chez la femme, semble bien être averti; car, à peine la démonstration du danger commence-t-elle à se faire, que déjà de tous côtés on voit apparaître les indices de cet autre mode d'accommodation si propre au génie humain. On assiste à la naissance d'un nouvel élément social, appelé à transformer la face du monde : c'est le féminisme, qui, les anciennes conditions économiques devenues impossibles, vient changer le plan entier de la vie.

La femme ne peut plus demeurer enfermée dans sa maison close..... Son gagne-pain n'est plus là....., elle ira au dehors chercher ses moyens de vivre....., et pour cela de nouvelles connaissances lui sont nécessaires.... Le féminisme ouvre la porte des écoles et des universités, et la femme trouve un milieu nouveau merveilleux de sciences auparavant ignorées, où exercer son intelligence fruste et avide. Par le féminisme encore, et en vertu du droit humain, la femme prend sa place de légitime égalité dans le travail professionnel, où elle recouvre ses anciennes occupations domestiques transformées par l'application des forces naturelles, où le machinisme, qui lui avait ravi ses métiers primitifs, va lui permettre, sans l'abus de sa faiblesse relative, d'égaliser, peut-être même de surpasser l'homme dans la production industrielle¹.

1. Le congrès annuel des inspecteurs de manufactures vient d'avoir lieu à Détroit (Michigan). M. Bodnie, surintendant de l'enseignement obligatoire à Chicago, y a présenté des chiffres intéressants et des données fort curieuses sur le développement du travail des femmes.

Depuis vingt ans, a-t-il dit, la concurrence des femmes, des enfants et des machines chasse à peu près l'homme des fabriques et manufactures des villes et le rejette aux travaux de manœuvre grossiers dans les champs et dans les mines. Si ce mouvement continue, les femmes seront dans quelque temps à la tête de l'industrie. L'ouvrier homme disparaîtra comme disparaît le Peau-Rouge. En 1890, aux États-Unis, 3 914 571 femmes avaient des situations salariées; en 1900, le nombre des femmes employées s'était accru jusqu'à 5 529 807.

Ce n'est pas tout : le féminisme change aussi les lois et modifie la condition légale des femmes, créant ainsi pour elles toute une atmosphère d'équité et de justice nouvelles, de dignité personnelle et de liberté dans les fêtes et deuils de la famille, et dans les transactions commerciales, sociales et politiques.

Il est évident que ces changements de milieu et de conditions économiques vont aussi, dès qu'ils se généralisent, exercer une influence considérable sur la situation mutuelle des hommes et des femmes, sur le mariage, sur la natalité et sur la mortalité; comme, du reste, on peut le constater déjà par les statistiques de recensement d'Europe et d'Amérique.

L'état sexuo-économique cessant d'être le moyen de vivre presque exclusif des femmes, l'organisme féminin obéissant à d'autres motifs, l'ancien équilibre sexuel de la société est rompu, et tout semble indiquer que nous subissons actuellement un bouleversement physiologique, aussi formidable peut-être que celui qui modifia à l'origine la faculté procréatrice des humains. Partout il se produit un grand mouvement dans les règles de la vie humaine, jusqu'à présent respectées et considérées presque comme des lois fondamentales de l'humanité. Nul doute que ces troubles ne soient les signes d'une phase d'évolution, puisque aussi bien ils ne sont pas limités à telle ou telle localité, mais s'observent, plus ou moins intenses, chez tous les peuples du globe.

Dans tous les cas, il n'est pas défendu aux féministes d'y voir les présages des temps nouveaux, où l'égalité économique de la femme permettra le retour à des conditions de sexualité plus saines, moins artificielles et plus conformes à celles du reste du règne animal; plus en harmonie aussi avec l'idéal moderne de l'élément spirituel dans l'amour, et où, la femme indépendante par son travail et libre par conséquent dans son choix, la maternité et le sexe cesseront désormais d'être pour elle le gagne-pain.

Mais il se peut, au contraire, que tout cela ne soit que le prélude du détraquement final, le signal que notre civilisation, comme tant d'autres parmi les plus belles de l'antiquité, devra, à son tour, bientôt disparaître.

Quoi qu'il en soit, que la période actuelle soit des temps de transition ou de finalité, il n'en reste pas moins, avant d'accomplir le cycle, des jours douloureux aux femmes à vivre, où, conscientes ou inconscientes, elles rempliront avec le courage et

la constance accoutumés, leur rôle dans l'évolution humaine.

Si, comme le prétend l'opinion pessimiste décadente, notre civilisation avec son cortège de tristes déchéances morales et physiques est arrivée à sa destination dernière, n'est-il pas superflu, par le maintien des injustices dont souffrent les femmes, d'en assombrir le déclin proche ou lointain ?

Si, au contraire, comme nous aimons à l'espérer, c'est l'aube nouvelle qui se lève, accompagnée de joies et de peines, de devoirs et de droits inconnus, n'est-ce pas un devoir, dans l'intérêt même des générations à venir, par un accord de bonne volonté et d'assistance mutuelle, de faciliter à la faiblesse féminine le passage de la pénombre présente à la clarté future ?

Jeanne-E. SCHMAHL.

Ce 10 Octobre 1905.

